Zeitschrift: Femmes suisses et le Mouvement féministe : organe officiel des

informations de l'Alliance de Sociétés Féminines Suisses

Herausgeber: Alliance de Sociétés Féminines Suisses

Band: 51 (1963)

Heft: 34

Artikel: Faisons le point : la main-d'oeuvre étrangère

Autor: [s.n.]

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-270455

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 28.11.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Notre fabuleux voyage en Turquie

A Ankara nous aboutimes à un petit hôtel pous-siéreux qui servait à la fois d'auberge et de bâti-ment des postes. A peine m'étais-je déshabillée pour entrer dans mon ilt gris que mon mari, en ouvrant brusquement la porte, surprit un laquais, l'œil collé contre notre serrure. Un passe-temps comme un autre, pas vrai ?

contre notre serrure. Un passe-temps comme un autre, pas vrai?

Le lendemain, traversée de la ville pour aller contempler le mausolée d'Ataturk. Etrange cité que cette ville morte aux maisons carrées roses, mauves, jaunes, bleues, violettes, oranges, dont la plupart sont toujours en chantier depuis bientôt quelques lustres. Voici enfin la fameuse colline où poussent tous les arbres du monde et où l'armée ottomane monte la garde. Le glorieux squelette de Mustapha Kemal, père des Turcs, repose dans un superbe sarcophage en plein vent, parmi des colonnades de toutes les parties de la Turquie. Que je voudrais être à sa place ! Il jouit là de l'air frais de la tranquillité, de l'aittitude, et voilà des mois que, devant lui, des militaires exécutent, jour et nuit, deux par deux, des ballets marchés, avec grands battements de cuisses et zapateados « à la gitane ». Quel chanceux, cet Ataturk. Il domine cette ville immense qui a poussé en plein désert comme un gros bolet dans le Sahara.

A regret, nous quittons cette Olympe pour continuer à franchir les montagnes pelées du vaste plateau d'Asie Mineure. Ce pays regorge de catottes crâniennes et de mamelons. Tout y fait penser aux rondeurs du sein doux de mes sœurs en Jésus-Christ: les mosquées, les collines et la tête rasée des jeunes Turcs couvertes de mouches.

Et le train file toujours vers Kayserl. Du regard, nous nous amusons à chercher les chameaux, comme, chez nous, on cherche les trèfles à quatre.

A Kayseri, nous avons, mon mari et moi, établi no-tre nouveau quartier général turc. Le pittoresque filet dans lequel nous avons été pris partait déjà de la gare : l'homme à qui nous avions demandé le chemin de notre hôtel connaissait l'automédon qui devait nous conduire, lequel connaissait un autre hôtelier, lequel nous envoya au gardien du Musée hittle, qui nous confia à un chauffeur de taxi, le-quel finit par nous attirer dans son hôtel à lui, qui était une maison close. Naturellement, comme nous ne parlions pas le turc, nous n'avons compris qu'a-près!

près I possés dans un premier hôtel, nous avons, comme d'habitude, filtoxé consciencieusement les draps, puis nous avons envahi les cuisines afin de pointer du doigt les brouets pimentés que nous avions à choisir parmi les quatre-vingts autres marnites fumantes d'épices et de charbon. Enfin, nous sommes allés nous coucher, non sans avoir, comme de coutume, caché deux poignards sous notre oreiller, semé des briques de verre sur le rebord des fenêtres, calé la porte avec l'armoire, assemblé nos deux lits au milieu de la chambre, et posé nos augustes têtes sur nos portefeuilles de moins en moins enflés.

moins enflés. En pleine nuit, nous fûmes réveillés en sursaut par tous les muezzins de la ville qui chantaient, du haut des minarets, avec des trilles éperdus, dans des hauts-parleurs pleins de parasites, tous les ver-vets du Coran. Ceta dura plus d'une heure. A peine sets du Coran. Cela dura plus d'une heure. A peine parvenions-nous à nous rendormir que ces lamen-tations de Jérémie redoublaient d'intensité (« Asha-dou anna la iaalaha, ililalla, ashadou, Mohamed Ras-soul Allah-ah-ah-ah-ah-ah-»), si bien que, de plus en plus, je formais le dessein d'aller tordre le cou à ces cogs religieux frop matinaux pour nous, chré-tiens. De mon lit, je regardais avec rage briller les minarets et dornir les cigognes sur les rem-narts selfoliuktides.

en plus, je formais le dessein d'aller tordre le cou à ces coaş religieux trop matinaux pour nous, chrétiens. De mon lit, je regardais avec rage briller les minareis et dormir les cigognes sur les remparts seldjoukides.

Enfin, cette messe de minuit se termina d'un coup et je pus m'assoupir pour de bon. Je m'étais juré d'être la première aux lavabos, le matin suivant. Mais, à 5 heures déjà, le premier musulman faisait sa toleite. Et quelle toleite, Seigneur! A travers notre porte nous parvenaient les bruits les plus inquiétants : renifiements, râclements, crachotements, éternuements, gargouillements, pètements, gargarismes et glouglous infinis. En bons disciples de Mahomet, nos volsins de chambre se mouchaient dans les doigts, crachaient par terre et inondaient le corridor. Chacun d'eux passait une demi-heure à s'abitutioner de la sorte, si blen que, vers 10 heures du matin, le dixième n'avait pas terminé. Fous de rage, nous essayàmes d'ouvir notre porte, mais en vain, la serrure ayant été forcée pendant a nuit. Alertée par nos appels helvétiques, toute la ville accourut par les escaliers et par les toits pour enfoncer la rebelle.

Nous changeàmes d'hôtel. Un chauffeur disparut avec nos ascs à l'étage supérieur de ce nouvel asile, et reparut ensuite avec un autre chauffeur. Tous deux nous emmenèrent en taxi aux grottes de Görémé. Entre deux déserts, nous nous arrêtions pour manger des pastèques ou pour fumer le narquillé. La vitre de l'auto refusant de se fermer, nous recevions les giffes puissantes d'un vent de sable assez désagréable. A Görémé, nous primes d'assaut les centaines de grottes qui servaient jadis de monastères et de chapelles aux viclimes des Turcs. Nos guides me tiraient par la main et mon main me poussant par derrière pour que je puisse me hisser à ciratre pattes sous ces fresques byzantines qui aurale:1 été les plus grands chefs-d'œuvre de la runiverzel si les barbares turcs ne les avaient pas toutes grattées au couteau et si les touristes ne les avaient pas cribiées de serments d'amour et de

cueillir quelques jolies dames et quelques mess cueinin querques joines dames et querques messeurs et de faire des «échanges», nous comprimes que l'on jouait ici non pas au jass, ni même aux échecs, mais aux «parties carrées», et nous nous enfermâmes aussitôt dans notre citadelle en en bouchant toutes les brêches, afin de parer à tout état de

LA TRAVERSÉE DES MONTS TAURUS

Les trains ne partant pas tous les jours, c'est en car indigène que nous effectuâmes le trajet Kayseri-Adana, qui comportait la traversée des Monts Taurus d'Asie Mineure. La veille, on nous avait présenté le chauffeur du car, un très jeunes hurluberlu, à la lèvre inférieure gigantesque et pendante, et au front bas. Dès les premiers cent métres, nous nous aperçûmes que nous avions affaire à un monsieur qui jouait avec son car comme un bambin avec son tricycle.

monsieur qui jouait avec son car comme un bambin avec son tricycle.

C'est ainsi que nous nous mimes à faire du 10 km/h. sur les routes droites et du 80 dans les virages de montagne sans visibilité. En l'espace de quatre heures, nous croisâmes deux voitures renversées: l'une s'était écrasée au fond du précipice bordant la route, et l'autre s'était retournée sur elle-même, au beau milleu de la chaussée.

Notre car comprenait une majorité de familles qui avaient emporté leur pique-nique et qui ne s'arrêctaient plus de manger. Sur la banquetet d'en face, conçue pour deux personnes, un musulman, ses deux femmes et leurs six enfants se partagealent les deux mètres cubes disponibles, dormant soit debout, soit à cropetons, soit à genoux, soit sur un pied. Nous essayions d'évaluer, mon mari et mol, en valeur monétaire, chacune des deux femmes, nous basant sur le fait que notre précédent chauffeur de Gérémé m'évaluait, avec mes 36 ans, à 6000 liras et quelques kourouches, soit à 2000 francs suisses. De temps à autre, je recevais sur la tête un concombre, une figue trop mûre ou un morceau de cette pâte informe qui est le pain des Turcs et des Hindous.

Avant de franchir le Taurus, le car stoppa près

Hindous.

Avant de franchir le Taurus, le car stoppa près d'une rivière où nous descendimes tous nous laver les pieds. Après quoi commença la plus folle partie de tape-cul que j'ale jamais vécue. La route devenue chemin, puis sentier, puis bled, était tellement calilouteus et tortueus que nous étions projetés à la fois contre le plafond et les uns contre les autres.

à la fois contre le plafond et les uns contre les autres.

A Adana, sorte de cuvette à vapeur, nous fûmes rendus fous furieux par la chaleur torride et la moliteur de nos corps, nous allâmes établir notre nouveau quartier général turc à Mersin, au bord de la Méditerranée (pas très loin de la frontière syrienne) en passant par Tharsus, ville de saint Paul. Notre car indigène mit sept heures à parcourir ces septante kilomètres.

A Mersin, nous étûmes domicile dans un hôtel en chantier, qui donnait sur la «Grande bleue». Sur la plage, où l'on ne voyalt que des têtes de n'chantier, qui donnait sur la «Grande bleue». Sur la plage, où l'on ne voyalt que des têtes de l'endroit plongeant dans la mer directement avec leur robe.

LE TRAIN DE 6 HEURES

Alors que nous nous trouvions toujours à l'autre bout de la Turquie, et le Direct-Orient devant quitter Istamboul le mardi soir, nous avions consciencieusement établi un horaire de retraversée de l'Asie Mineure en ligne droite, horaire que nous devions tenir et qui nous obligeait à quitter Mersin le samedi soir, de façon à pouvoir partir d'Adana le dimanche matin.

soir, de façon à pouvoir partir d'Adana le dimanche matin.

Notre départ de Mersin fut un arrachement. Nous nous étions habitués aux palmiers, à la mer chaude, aux mouches, à la poussière, aux enterrements sans façon sur la plage, avec leurs pleureuses et leurs mélopées tristes, et à ce petit garçon qui venait chaque jour, avec sa cruche, me laver les orteils au moment où j'allais enfiler mes espadrilles. Nous primes donc le dernier car indigène et allâmes passer la nuit à Adana, pas trop loin de la gare, de manière à pouvoir attraper facilement norte train, le matin suivant. Nous étions très détendus, vu que nous avions réservé nos places depuis une semaine déjà. A l'hôtel, nous priâmes le portier de nous réveillier à 5 heures, puis nous montâmes à notre chambre.

nous réveiller à 5 heures, puis nous montâmes à notre chambre.

Quelle chambre, mes amies! Elle donnait sur une vaste poubelle où rôdaient tous les chats de Turquie et d'où tous les cambrioleurs et tous les assassins d'Asie eussent pu nous atteindre le plus aisément du monde. Par ailleurs, cette poubelle était bornée, au sud, par la cheminée de l'estaminet d'en face, à l'est, par un urinoir et, à l'ouest, par l'atelier d'un chaudronnier.

Quelle nuit, mes sœurs! Aussitôt que nous eûmes éteint la lumière, toute la chambre fut envahie par une odeur de chichecabas rôtis et d'ammoniaque, notre voisin le chaudronnier se mit à taper sur ses chaudrons avec toujours plus de vigueur et de persévérance et, par nuées, d'étranges bêtes, plus grosses que des hannetons et aussi bruyantes que

des avions-mouches, vinrent survoler nos têtes pour atterrir sur nos lits qu'elles finissaient par traverser en courant. Enfin, les chats de goutières firent en entrée, un à un, en rang serré. Je me leval d'un bond et m'en fus chercher le patron, en poussaides cris d'horreur. Mais le patron, avec un large sourire, me fit comprendre en turc que tout cel n'était rien et que nous n'avions qu'à fermer notre fenêtre.

fenêtre.

Mon époux ne pouvant supporter de dormir sans air, je pris le parti de m'enfermer dans un véritable cocon d'étoffes : un collant doublé de deux pantatons et de quaire chaussettes pour les jambes et les pieds, une jaquette tournée à l'envers pour le buste, quatre mouchoirs à carreaux pour les mains, et toutes mes robes pour la figure Ainsi momifiée, et outes mes robes pour la figure Ainsi momifiée, et outes mes robes pour la figure anna d'une sans un bout de peau à laisser en pâture à toutes ces affreuses bêtes, à toutes ces odeurs et à tous ces bruits, je demeurai assise sur mon lit, prête à toute éventualité, en attendant 5 heures du matin. Nuit effroyable s'il en fut, mais tout plutôt que rater le fameux train de 6 heures!

Nuit effroyable s'il en fut, mais tout plutôt que rater le fameux train de 6 heures :

A 5 heures, le portier frappait à notre porte. A 5 heures trois-quarts, le taxi nous enlevait. A 6 heures moins cinq exactement, nous apprenions que notre train était parti le matin précédent. Et à 6 heures, sur le perno désert, nous insultions en français, avec des gestes pathétiques, tout le personnel ferroviaire turc.

Ce n'est que beaucoup plus tard que l'on nous amena, en grandes pompes, le calendrier du chef de gare, qui indiquait que nous étions lundi alors que nous nous croylons à dimanche... Ayant vécu sans agenda, nous avions complétement perdu la notion des dates i Je me hâtai alors de réciter une rapide messe basse pour me faire pardonner du Dieu des chrétiens le fait d'avoir laissé passer le jour du Seigneur sans m'en apercevoir, et ce rést que le suriendemain que nous pûmes mettre les voiles vers la mère patrie, les trains ne passant à Adana qu'un jour sur deux.

Nous avions quitté notre foyer avec deux petites sous six sacs de souvenirs et je portais sur ma tête une enseigne de boutique de chapelier, c'est-à-dire un chapeau mexicain de trois mêtres de circonférence et mon mari fumait avec un porte-cigarettes de plus d'un mètre de long. J'avais à mes pieds des babouches-gondoles en argent, à pompons de velours bleu ciet, avec, à ma main gauche un chameau de bronze, et le portais en bandouillère les deux poupées destinées à mes tilles, deux manifiques Turcs avec barbe et moustache rouiée. Notre bouche était remplie de sucre en pallettes et nos corps pleins de crasse asiatique. Dès notre arrivée, nous avons pris un long bain.

Jacqueline Thévoz

De l'air, de l'air

(Suite de la page 1)

(Suite de la page 1)
... pour voire deuxième question, ce n'est pas tout à fait exact de dire « pour être en accord avec les statuts du Conseil de l'Europe ». J'al commis, au début, la même imprécision et puisqu'on m'a « remis à l'ordre », le pense vous rendre service en vous le signalant. On vous démontrera (côté suisse) que là on est en règle (!)... ce qui a permis la ratification et côté Strasbourg, on m'a dit, c'est confidentiel et dur... (réd. nous ne reproduisons pas les lignes qui suivent puisqu'elles sont confidentielles et, en effet, très dur pour notre pays)... La clause dudit statut se réfère plus exactement au Droit de l'homme et des libertés fondamentales.

En résumé, je vous supplie de ne pas faire de démarche auprès des autres pays membres, les recommandations du chef des relations extérieures du Conseil de l'Europe sont précleuses.

Que faire alors? Je me permettrai de vous donner mes humbles suggestions une autre fois.

Nous serions tràs heureuses de les connaî-

Nous serions tràs heureuses de les connaître et nous demanderons à d'autres personnes autorisées ce qu'elles ont à proposer. Car un fait est certain — et les réponses de nos lectrices qui, souvent, ont répondu « oui » à la deuxième question un peu à contre-cœur, parce qu'il faut bien faire quelque chose, le prouve — en a assez de piétiner, de s'essouteur de la contre product sin de sé. parce qu'il faut ben faire queique chose, le prouve — en a assez de piétiner, de s'essoufler en vain et de n'entreprendre rien de sérieux. Si tant de lectrices ont été favorables à une démarche de l'étranger, il ne faut pas s'en étonner, c'est qu'elles ont l'impression d'étouffer et qu'elle feraient n'importe quoi pour essayer d'obtenir une bouffée d'air frais. Mais si celles qui dirigent le Suffrage féminin estiment, en toute connaissance de cause, qu'il n'y a aucun espoir à faire intervenir l'étranger, il faut leur faire confiance : elles ont certainement pesé le pour et le contre.

Mais pourquoi ne rien entreprendre en Suisse ?

Ne faut-il pas batte le fer pendant qu'il est chaud? Puisque cette affaire de l'adhé-sion de la Suisse au Conseil de l'Europe a sion de la suisse au Conseil de l'Europe a fait quelque bruit, ne pourrait-ont pas saisir l'occasion de provoquer une nouvelle consultation populaire? de sortir le grand appareil publicitaire et de faire compagne à fond? Le climat nous paraît n'avoir jamais été aussi favorable.

H. Nicod-Robert

Faisons le point

La main-d'œuvre étrangère

La présence, en Suisse, de centaines de mil-liers de travailleurs étrangers pose un cer-tain nombre de problèmes très réels, auxquels s'ajoutent les difficultés provoquées par les personnes qui font des déclarations fracassan-tes à la suite d'enquêtes plus ou moins com-plètes. Certains en viennent ainsi à se demander si nous ne nous conduisons pas com-me des marchands d'esclaves. Il n'est pas inu-tile de refaire ce que les militaires — qui n'ont pas que des défauts — appellent une appréciation de situation.

appréciation de situation.

On peut certainement commencer par affirmer que le travail fourni par les étrangers nous a été précieux. Bien des choses auraient été impossibles sans eux, et nous ne jouirions pas, sans leur concours, d'une prospérité que l'on ne retrouve guère ailleurs.

Ajoutons tout de suite, parce que c'est également vrai, que le fait de travailler en Suisse et de gagner des salaires suisses a été pour tous les étrangers un bienfait économique, souvent même la dernière chance avant le désespoir.

sespoir. Comment les étrangers ont-ils été accueillis ? Comment les étrangers ont-ils été accuellis ç Quant au contrat de travail lui-même, on leur a assuré la parité avec les ouvriers et em-ployés suisses. C'est une solution qui paraît raisonnable. Quant à l'esprit d'hospitalité, c'est une autre histoire. Nous sommes restés fermés, mais c'est dans nos habitudes : nous ne vivons pas en société; quand nous sortons, nous sommes en représentation, ou alors en course de contemporains. course de contemporains.

course de contemporains.

A notre décharge, disons que nos hôtes se sont retrouvés en si grand nombre qu'ils se sont au fond très bien passé de notre société parce qu'ils avaient la leur.

La chose grave, c'est que leur famille n'était pas là. Mais il faut se rappeler comment les choses ont commencé. Nous avons cru que nous manquions passagèrement d'ouvriers; la police, les syndicats et les employeurs ont été accord, au début et en partie aujourd'hui encore, pour ne conclure que des engagements à court terme.

En sens inverse, l'étranger n'a envisagé

à court terme.

En sens inverse, l'étranger n'a envisagé longtemps le travail en Suisse que comme l'occasion de trouver pour un temps limité un gagne-pain intéressant, la possibilité de faire quelques économies pour que sa famille vive ensuite mieux, dans son pays d'origine.

Personne à ce moment-la, et les syndicats moins que quiconque, n'aurait voulu que l'on

construise des logements pour que les étranconstruise des togements pour que les etran-gers puissent venir tout de suite avec leur famille. On ne voulait pas qu'ils s'installent, et eux ne voulaient pas s'installer. C'était, de part et d'autre, la seule attitude convenable. En conséquence, les étrangers ont recherché des logements provisoires, qui devaient si possible ne rien coûter. Pour nous Suisses, qui avons une surface hygiénique, certains gîtes ont paru analogues à des « boîtons ». Mais partout où la propreté et la décence ont été imposées, souvent par des patrons paternels, elles ont été obtenues.

imposées, souvent par des patrons paternels, elles ont été obtenues.

On sait aujourd'hui qu'une part notable des travailleurs venus d'autres pays resteront chez nous. Intégrés d'abord à une entreprise, ils tendent à s'intégrer au pays. Ils font venir leur famille, ils occupent des logements et envoient leurs enfants à l'école. Leur présence fait durer la pénurie de logements. D'aucuns prétendent que l'on aurait dû construire d'abord et appeler les étrangers ensuite. Mais si les cinq cent mille travailleurs immigrés ne se trouvaient pas chez nous, il y aurait assez de logements, on ne construirait plus, et beaucoup d'usines manquant de main-d'œuvre auraient une activité plus réduite.

Certains voudraient que nous vivions dans a prospérité sans subir les inconvénients qui résultent de l'immigration massive. En fait, nous avons la prospérité et l'immigration aurait été accordée sans l'appoint d'une main-d'œuvre qui fournit le quart du travail accompli en Suisse?

En conclusion, il n'est pas souhaitable de le nous autre et de tent de l'immigration et unit

En conclusion, il n'est pas souhaitable de créer une ambiance dramatique sur le sujet de la main-d'œuvre étrangère. Il y a certes des situations individuelles dramatiques, qui doivent être traitées comme telles, sur le plan doivent être traitées comme telles, sur le plan local et professionnel. Dans le cas où l'on estime que la famille du travailleur doit le rejoindre, il faut délivrer un permis d'établissement, seul moyen d'assurer à la famille la sécurité dans un cadre stable. Si l'on ne veut pas permettre l'établissement, il ne faut pas encourager la venue des familles; ce n'est pas une excellente solution, c'est la solution du moindre mal. Pour le surplus, c'est en continuant à bâtir, avec l'aide des étrangers, que l'on créera proyressivement des conditions de l'on créera progressivement des conditions de vie meilleures.

« Bulletin patronal », Lausanne